

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 8

Artikel: Antisepsie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221682>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

affiche un trop grand mépris de notre dignité. Exigeons, camarades, le respect de notre totale indépendance.

Devenons des écoliers conscients et organisés, sachons affirmer nos droits, revendiquons, exigeons que nous soit appliquée la loi du moindre effort et obtenons par une grève unanime et tenace les améliorations à notre sort que nous souhaitons obtenir. Cinq jours de classe par semaine, c'est beaucoup trop. On a diminué la durée du service militaire, sachons obtenir la réduction de nos jours ouvrables et de nos heures de présence à l'école.

Que tous les écoliers s'entendent et le Conseil d'Etat n'osera pas nous refuser les deux dimanches et les quatre jeudis que nous exigeons par semaine.

Six heures de classe par jour ; c'est beaucoup trop ; il n'est pas de méninges qui puissent supporter une attention intensive de cette durée ; réclamons la journée de trois heures coupées de longues et fréquentes récréations. Exigeons la semaine anglaise, le vendredi arabe, le samedi juif et le lundi français ; obligeons les commissions des écoles à doubler la durée de toutes les vacances, à multiplier par cinq le nombre des jours fériés.

Si nous le voulons, nous obtiendrons aisément qu'il n'y ait pas d'école quand le baromètre est au beau et quand le soleil brille.

N'est-ce point assez d'aller nous enfermer dans notre classe lorsque le mauvais temps nous interdit le plaisir des flâneries au grand air ?

Sachons contraindre la Commission scolaire à nous fournir du chocolat à dix heures du matin ; un verre de vin et une cigarette à seize heures.

Exigeons d'elle qu'elle nous fournisse un salaire au moins égal à celui des soldats ; ne sommes-nous pas, nous aussi, l'espoir de la Confédération ?

Ce n'est là, évidemment, qu'un minimum de revendications. Je me charge d'établir la nomenclature de nombreux autres droits dont nous saurons exiger l'octroi, comme nous saurons obtenir la fin des abus dont nous sommes les victimes infortunées. N'est-il pas révoltant, au siècle où nous vivons, que nous soyons encore obligés de lever la main et de claquer les doigts pour demander l'autorisation de sortir quand le besoin s'en fait sentir ? Des écoliers libres, conscients et organisés, doivent pouvoir faire ce qu'ils veulent, là où il leur plaît.

GUSTAVE DORET : Les Chansons de la Fête des Vignerons 1927, avec accompagnement de piano, en un volume. — Edition Fétisch.

On peut dire que le succès remporté par la Fête des Vignerons fut un véritable triomphe, et ce n'est que maintenant que l'on se rend bien compte de la réelle valeur de la musique de Doret. Afin de la mettre mieux à la portée de tous, chaque morceau, chaque chœur de la partition ont été publiés séparément. Mais il fallait aussi donner satisfaction aux familles, à tous ceux qui tiennent à posséder la collection des chants. C'est donc pour répondre à ce désir, exprimé de tous côtés par de nombreuses personnes, que les éditeurs viennent de publier le charmant recueil intitulé : **Les chansons de la Fête des Vignerons 1927** avec accompagnement de piano. — Aussi, cette publication, si impatiemment attendue, sera certainement bien accueillie ; ornée d'une élégante couverture, en première page de laquelle se trouve reproduite la jolie vignette de la « Grappe de Canaan ».

Réparation efficace. — C. s'est établi électricien. Il attend que vienne la pratique. Enfin, voici un client.

— Vous désirez, monsieur ?

— Je voudrais faire réparer ma sonnerie électrique qui ne marche plus.

— Bien, monsieur. Donnez-moi votre adresse. Je serai chez vous dans un quart d'heure.

Le client parti, C. prend un cergaison d'outils et s'en va tout guilleret ; enfin, il va montrer son savoir-faire.

Une demi-heure après, il rentre, tout désappointé. Son client, qui n'a pas l'air content, arrive deux heures plus tard.

— Eh bien ! voyons, et ma sonnerie ?

— Mais, monsieur, je suis allé chez vous...

— Comment cela ? Je vous ai attendu et je ne vous ai pas vu.

— Je vous assure que j'y suis allé. J'ai même sonné trois fois. Alors, quand j'ai vu qu'on ne me répondait pas, je suis parti...

Au salon. — Toto, ne joue pas avec le chapeau de monsieur.

— Pourquoi, Nina ?

— Parce que le monsieur va en avoir besoin pour s'en aller... bientôt.

LE BINOCLE AU CHEVAL-BLANC



Le Cheval Blanc c'est la pinte communale de mon village, une pinte très ordinaire avec sa salle basse, ses murs noircis par la fumée des pipes et qui servent de « fonds » aux placards officiels, aux textes de lois, aux publications militaires et aux réclames des marchands de vins ou des liquoristes. Il y a un grand miroir tout piqué de petites taches, ce qui donne au curieux de s'admirer en passant, la joie de voir sa peau « toute cretollée » comme dit Lina, la servante. Il y a aussi une pendule ronde, comme vous en trouverez dans tous les cafés, une pendule qui marque, tant bien que mal, plutôt mal que bien, l'heure qui fuit. Enfin, il y a quelques tables et des tabourets. Avec ça, le comptoir fourni par la brasserie avec la pompe à bière et c'est tout. Un peu fruste, comme vous voyez.

Sauf le dimanche, jour où quelques promeneurs s'arrêtent en passant, le Cheval Blanc ne reçoit que les gens du village et des environs. Et, encore, ceux-ci ne viennent-ils en groupes que les jours de mise, les jours de foire et le samedi soir pour lire les journaux et

...parler guerre et combats
Pendant que ces peuples là-bas
Se cassent la tête.

Par ailleurs, le samedi soir, depuis des temps reculés sinon immémoriaux, M. le syndic, l'assesseur Pousaz et le régent Henchoz viennent à la pinte faire un binocle. Oh ! c'est un très vieux jeu qui ne demande pas grands calculs et dont l'enjeu, chez nous, n'est jamais considérable, un jeu de tout repos, en un mot. Nos jeunes ont appris le jass ; ils annoncent avec fougue *stoeck*, le *bour*, le *nell*, etc.... mots qui paraissent cabalistiques aux grands-pères et qui, à leurs bonnes oreilles vaudoises, sonnent un peu trop la fanfare alémanique. C'est pourquoi ils s'en tiennent au binocle.

Or donc, le samedi, après sept heures, nos trois personnages arrivent, l'un après l'autre et s'installent à la table du coin, au fond, à droite. Déjà le tapis, un peu usé — mais c'est le meilleur — a été posé à côté de l'ardoise fendue — mais c'est la plus entière — et du jeu un peu graisseux — mais c'est le plus propre. Personne, d'ailleurs, ne fait à ce sujet aucune observation. Et c'est justice, car où en serait-on, je vous prie, s'il fallait tous les mois changer ce matériel ? Nous ne sommes pas ici dans un cercle de chefs-lieu....

— Y sommes-nous ? demande le régent, que la régularité pédagogique a formé à l'exactitude.

— Quand on voudra, répond l'assesseur dont la face joviale et l'aimable embonpoint témoignent d'un estomac solide et d'un excellent caractère.

M. le syndic, maigre et sec, peut-être un brin revêche, se borne à incliner la tête.

— A la plus forte la donne !

— Comme il est dit.

— Neuf.

— Roi.

— Sept.

— Assesseur, c'est à vous.

Et l'assesseur « donne » après avoir fait couper au syndic.

— Pas de la droite, syndic.

— Baste ! qu'est-ce que ça importe. Gauche ou droite c'est *ben tot on*.

Mais l'assesseur tient à la gauche. Il paraîtrait qu'en des moments de loisir Mme l'assesseur se fait des « réussites » et qu'elle a enseigné à son mari que la coupe gauchère est la bonne coupe. Chaque samedi, entre l'assesseur et le syndic, toujours assis aux mêmes places, c'est aussi même discussion.

— La gauche, syndic !

— C'est *ben tot on*.

Toutefois, le syndic se résigne et j'imagine qu'il met quelque malice à contrarier pour la forme le jovial compagnon.

— Carreau atout, vingt en trèfle.

C'est le régent qui, après la première plie, annonce.

— Cent d'as, rétorque le syndic.

— *Té raôdzai*, sacre l'assesseur qui n'a rien à dire.

Et l'on joue. Lina apporte alors le demi d'Epesses habituel. Elle connaît son monde et sait qu'elle ne doit pas servir avant que le jeu ait commencé. Une infraction à cette règle ferait brouiller le syndic, gronder le régent et rire aux éclats l'assesseur, joyeux de voir ses compagnons légèrement taquinés. Mais Lina est une fille sérieuse, quoiqu'elle louche un peu. Oh ! très peu d'aucuns prétendent même que « ça lui va bien » — elle a bon œil. Et puis, à trente-sept ans sonnés, on a plus la tête à l'évent.

Ces messieurs boivent, chaque samedi soir, trois demi-litres. Jamais moins, jamais plus. Pour le troisième, il y a toujours une petite discussion préalable, dont la conclusion ne varie pas, mais qui est traditionnelle, paraît-il, depuis que le binocle du syndic fut institué.

— Est-ce qu'on refait ? demande le régent, en montrant la bouteille vide.

— Hum ! toussé gravement le magistrat, je ne sais pas trop. Est-ce qu'on ose ?

— Quelle heure est-il ? demande l'assesseur.

— Neuf heures dix...

— Oui... Oh ! peut-être que... n'est-ce pas...

Et le régent conclut d'autorité :

— Va comme il est dit. Lina, encore un demi du même.

Pendant ce temps, les vieux, qui lisent la *Revue*, la *Gazette* ou le *Conteur* écoutent avec intérêt, comme s'ils assistaient, pour la première fois à ce colloque, tandis que les jeunes se poussent du coude et *recassent* en baissant le nez dans leurs verres sous l'œil courroucé et capricieux de Lina qui n'entend pas qu'on se moque des gros bonnets. D'ailleurs, elle a une façon d'apporter ce demi-litre et de regarder autour d'elle, qui n'encourage pas les railleries intempestives. Les gens disent, au village, lorsque la Lina passe, un peu vite et tête haute :

— Elle est gringe. On dirait, ma fi, qu'elle sert le troisième demi au syndic. Ferait pas beau lui marcher sur le pied.

Quand sonnent dix heures et quelque soit le résultat de la partie en train, le syndic — il faut donner l'exemple — vide son verre et sort de sa poche une bourse filochée en cordonnet vert, ornée d'anneaux en acier. C'est un prix obtenu, jadis, à une abbaye voisine : *cinq écus dans une bourse*. Il prend dans un des « sachets », l'argent préparé à l'avance et il le pose sur la table en disant :

— Voici le mien.

Le régent et l'assesseur en font autant. Car on joue pour jouer, pour le plaisir et non pour gagner.

— Jouer pour un gain, affirme le régent, c'est immoral.

Or, comme il est convenable que chacun prenne la part des frais communs, chacun paye donc un tiers de la dépense.

— Les bons comptes font les bons demis, affirme le taupier Thuillard qui a, parfois, le mot pour rire.

Puis on se retire heureux et content. La conscience en repos et l'estomac serein.

— Bonsoir. A demain.

— Vous allez au sermon, syndic.

— Et pourquoi n'irai-je pas ?

— Alors, nous nous verrons au sortir de l'église....

— C'est bien possible.

Ce qui signifie « en clair » que le lendemain dimanche, entre onze et midi, les trois compagnons s'offriront un savoureux demi en commentant le prêche du pasteur.

L. H.

ANTISEPSIE

— Au premier de ces messieurs !

Le client se lève, le patron l'installe dans un fauteuil et les préliminaires de l'opération commencent.

— C'est pour une barbe ! Très bien ! Monsieur sera satisfait.

Le client abandonne passivement sa tête aux mains expertes de l'artiste :

— Monsieur me permettra de lui faire remar-

quer l'immaculée blancheur de nos serviettes. Elles sont lessivées et aseptisées à l'eau oxygénée.

— Excellente précaution.

— C'est comme le savon, il est à base d'acide borique. Les rasoirs sont passés au sublimé. Les ciseaux sont flambés avant de s'en servir.

— A la bonne heure.

— L'appuie-tête est après chaque opération essuyé au formol. Le parquet est arrosé régulièrement d'eau stérilisée et ammoniacée. Je n'en dirai pas plus long, ceci suffira à démontrer notre extrême souci de propreté.

— En effet !

Sur ce, l'opération étant terminée, le client se coiffa de son chapeau et sortit d'un pas délibéré. La caissière, étonnée de le voir s'éloigner sans bourse délier, interrogea anxieusement des yeux le patron.

Celui-ci s'avisait alors qu'en effet le client était parti sans solder son petit compte. Il héla le groom.

— Cours après ce monsieur, lui dit-il, et fais-lui remarquer poliment qu'il a omis de passer à la caisse.

Le groom s'élança avec la vitesse de ses quinze ans et eut bientôt rattrapé le débiteur.

Il ôta correctement sa casquette et présenta sa requête.

— Ce n'est pas un oubli, fit le client avec douceur.

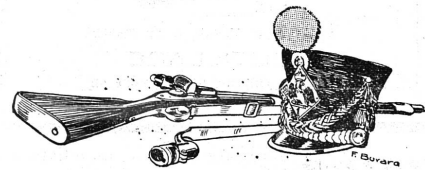
Et, tirant de son gousset une pièce de vingt sous :

— Voyez cette pièce, elle a dû traîner dans des milliers de poches. Je n'oserais pas la présenter dans une maison aussi propre que la vôtre.

Et la rempochant, il ajouta :

— Dites à votre patron que je la lui rapporterai dans une heure... le temps de la faire bouillir.

Et il s'éloigna vivement, laissant perplexe le pauvre groom.



NOTES DE JEAN-MARC BUSSY (Suite.)

« Nous continuons nos marches de vallon en vallon, de montagne en montagne jusqu'à la fin de l'année. La neige est tombée. Nous en trouvons jusqu'à trois pieds. Puis c'est la pluie. Nous pataugeons dans les terres détrempées. Nous avons trouvé plusieurs Français morts, à demi enfoncés dans la boue.

« Le 31 décembre, nous sommes à Villalba. Nous trouvons moyen de fêter la Saint-Sylvestre dans le couvent où nous sommes logés, autour d'un bon feu et d'un seau de vin apporté de la taverne voisine.

« Le 1er janvier 1809, mon lieutenant me donne trois écus pour mes peines. » (Bussy soignait le cheval de cet officier).

Notre Vaudois passe ensuite successivement à Léon, Astorga, Villafraña, où il demeure plusieurs jours pour soigner son lieutenant. Ils quittent tous deux cette dernière ville au passage d'un bataillon suisse du 4e régiment, arrivé tout droit de France.

Ils atteignent La Corogne, où l'armée française s'était battue les 16, 17 et 18 pour reprendre la ville aux Anglais.

A Saint-Jaques-de-Compostelle, nos trahnaards rejoignent l'armée et retrouvent leur bataillon.

« Un barbier de la ville vient d'être fusillé et ensuite pendu, raconte Bussy. Ce coquin, non content de couper la barbe aux soldats, ses clients, s'était avisé de leur couper le cou. On trouva chez lui une douzaine de cadavres ainsi décapités. Tout le corps d'armée a défilé devant ce pendu. »

Cependant Napoléon, ayant ramené Joseph à Madrid et forcé les Anglais à évacuer l'Espagne, avait laissé le commandement suprême au roi, son frère et était rentré en France. Wellington

s'était retranché sur les frontières du Portugal. Des renforts étant arrivés de France, Masséna fut chargé de chasser les Anglais de la Péninsule. Les troupes françaises furent dirigées sur ce pays. En route, Bussy tombe malade. De grands maux de tête, la dysenterie l'affaiblissent à tel point qu'il arrive à bout de forces à Pontevedra. Il se traîne encore jusqu'à Tuy, mais là, se voit contraint de s'arrêter. Il se jette sur de la paille, à l'entrée d'un couvent, en compagnie d'autres malades. Il y reste six jours sans nourriture et presque sans connaissance. Pendant ce temps, son bataillon a franchi le Minho et pénétré dans le Portugal. Heureusement pour notre malade, le lieutenant Forrer, resté dans la ville, le fait recevoir dans un hôpital. Bussy y demeure plusieurs jours, dévoré de fièvre. Un soir qu'il se sent particulièrement abattu, il croit sa dernière heure venue : « Je fais mes adieux à tous mes parents et amis, car je me sens en aller... » Le lendemain, il est mieux, mais sa faiblesse est extrême, et la nourriture qu'il reçoit n'est pas précisément fortifiante :

« On commence à tuer des chevaux, dit-il, car la ville est bloquée par les Espagnols. Nous recevons une ration d'un quart de livre de cheval. Certains jours, un pain de munition pour six hommes ; d'autres jours, rien. La nuit, il faut aller encore bivouaquer sur les remparts... »

« Nous voici à fin mars. Il y a tantôt deux mois que nous sommes cernés. La moitié des assiégés sont morts. Nous avons un important matériel de guerre : 60 bouches à feu, beaucoup de caissons et de fourgons ; mais le nombre des chevaux diminue rapidement... »

« La misère augmente. Les soldats cherchent des chats, rats et souris pour augmenter les maigres rations qu'ils reçoivent. Les habitants eux-mêmes n'ont rien.

« Nous n'avons aucune nouvelle de l'armée. Nous craignons qu'elle n'ait été forcée de battre en retraite, après avoir rencontré les troupes portugaises, et peut-être les Anglais. Si cela est, nous sommes perdus.

« Nous voici en avril. Toujours aucune nouvelle de l'armée. Notre situation empire... »

Dans une sortie où les assiégés réussissent à prendre deux canons aux Espagnols, Bussy reçoit une balle dans sa capote. C'est la première depuis l'entrée en campagne.

Mais sa captivité allait prendre fin.

« Un jour, raconte Bussy, je vais faire boire le cheval à la fontaine, près du fleuve. Je rencontre une cantinière qui me crie : « Entendez-vous battre la marche française ? Les Français sont à Valença ! » Je crois que le cheval a compris. Il se dresse et me pose ses deux pieds sur les épaules. Il frotte sa tête contre la mienne. — Il est si léger que je ne le sens pas ! — Bientôt je vois un détachement qui vient en découverte au bord du fleuve. Note général accourt et jette en l'air son chapeau.

« C'est une division qui vient de Porto », déclare-t-il. Les portes sont ouvertes, les gardes levées. Tout est dans la joie. On nous donne trois jours de repos, ou plutôt de réjouissances. On nous comble de vivres.

« Ceux qui ne peuvent pas marcher sont embarqués et descendent par mer à Porto. Nous quittons cette ville maudite. Je ne peux pourtant pas me plaindre des habitants. Ceux, en particulier, chez qui je logeais, m'ont traité comme un des leurs. Sans eux, je ne serais plus de ce monde.

« Nous passons le Minho. Nous laissons Valença sur la droite. Nous remarquons qu'on a démolé une partie de la ville et des remparts, du haut desquels on nous avait lancé tant de boulets.

« Après six journées de marche, nous entrons dans Porto, en Portugal. Nous avons traversé un beau pays. J'ai mangé beaucoup d'oranges, qui sont mûres à point. Je rejoins mon bataillon et mes camarades. J'apprends que mon lieutenant Jayet est resté malade en route, quelques jours après m'avoir quitté.

« On nous fait prendre mesure pour des habits. Nous en avons besoin !

« Porto est la plus grande et la plus belle ville que j'aie vue jusqu'à présent. Le Douro la sépare de Villa-Nova-de-Porto, qui est sur la rive gau-

che du fleuve et reliée par un pont de bateaux. C'est au bout de ce pont que les voltigeurs du 2e suisse ont enlevé quatre canons à l'ennemi.

Bussy se plaît à Porto, non seulement parce qu'il se sent à peu près en santé, mais parce que le vin y est bon et qu'il reçoit une livre de viande par jour : « Tout est dans la joie ! » écrit-il.

Cette joie, malheureusement, ne fut pas de longue durée : Masséna n'avait que 40.000 hommes à opposer à 100.000 ennemis, retranchés à Torrès-Vedras, avec 370 canons. Derrière était Lisbonne et une flotte sur le Tage. Masséna fut obligé de battre en retraite. Wellington sortit alors de son camp et se jeta à la poursuite des Français.

(A suivre.)

A. Roulier.

Le Traducteur. journal allemand-français pour l'étude comparée des deux langues. — Voici une modestie publication à recommander à qui désire étudier aussi utilement qu'agréablement les langues allemande et française. — L'administration du « Traducteur » à La Chaux-de-Fonds (Suisse) enverra volontiers un numéro spécimen gratis sur demande.

Royal Biograph. — Programme extraordinaire et de grand gala avec une œuvre de tout premier ordre **Marine... d'abord !**... merveilleux film artistique et dramatique à grand spectacle, tourné avec la coopération du gouvernement des Etats-Unis et de la flotte de guerre du Pacifique. La principale vedette dans « Marine... d'abord !... » est Lon Chaney. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 ; dimanche 26, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Théâtre Lumen. — Qui prétendait dernièrement que le film policier avait vécu?... L'in vraisemblable triomphe de **Belphegor** ou **Le fantôme du Louvre**, au Théâtre Lumen est la plus éclatante réponse qui se puisse donner aux nécrologues intéressés ou jaloux du succès du voisin. Au programme de cette semaine **La Victoire de Chantecoq policier**, 2e et dernière partie du grand film dont les événements poursuivront leur marche impitoyable.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

Graines

La Maison BOUDE-GALLAY Ale 27 - LAUSANNE

adressera franco, comme chaque année, son catalogue général pour 1928 à toute personne qui lui en fera la demande.

— Téléphone 55.73. —

Dégustez tous

les excellents vins

Aigle et Yverne 1926

CH. HENRY, AIGLE

Tél. 78

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

LAITERIE DE ST-LAURENT Rue St-Laurent 27
Téléphone 59.60
Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.
Mayakosse et Maya Santé, Tommes.
J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLON, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.